

Entrer en littéracie historique par le biais d'un roman pas comme les autres

Marie-Christine Pollet*

Résumé

Cette contribution contextualise et présente une séquence destinée à faciliter l'entrée en littéracie historique des étudiants de première année en Histoire. Il s'agit de l'introduction d'un cours qui ne va pas de soi, construit sur l'articulation des dimensions épistémologique, heuristique et discursive de la discipline. Cette entrée en matière repose sur la lecture d'un roman de Laurent Binet, *HHhH* (2011a), considéré ici comme un déclencheur idéal à une réflexion sur les caractéristiques de l'écriture en Histoire : en effet, cette question fait l'objet de problématisations constantes de la part de l'auteur, qui truffe sa narration d'interrogations sur les frontières entre l'histoire et le roman. Les étudiants ayant été amenés à réagir à ces propos, l'analyse de leurs productions nous permet d'explorer la manière dont ils s'approprient les rapports complexes entre récit et vérité, et d'embrancher ainsi plus facilement sur des notions qui constitueront le fil rouge du cours, destiné à développer chez eux des compétences à la fois langagières et techniques, spécifiques à la construction des savoirs dans leur discipline.

Mots-clés : Littéracie historique. Savoirs disciplinaires. Épistémologie. Heuristique. Discursivité.

Laurent Binet montre la lutte que se livrent dans son roman et dans son esprit le savoir documentaire et l'invention fictionnelle, privilégiant très souvent le premier, parce que plus fidèle à la complexité du réel, mais réussissant, sans rien nous masquer de ses hésitations ni des raisons de ses choix, à créer une œuvre haletante, d'une originalité absolue.

(LANZMANN, 2011)

Introduction

Les institutions sont de plus en plus nombreuses à inclure dans les cursus une formation des étudiants aux discours universitaires voire aux discours

* Université libre de Bruxelles (Belgique).

disciplinaires. C'est sur ces derniers que je me pencherai ici, en m'intéressant particulièrement à l'articulation des dimensions épistémologique, heuristique et discursive, liant apprentissage de la discipline et apprentissage de l'écrit disciplinaire (DONAHUE, 2010 ; DELCAMBRE ; LAHANIER-REUTER, 2010). Dans ce cadre, je présenterai une séquence introduisant un cours¹ adressé à des étudiants de première année de la filière Histoire de la Faculté de Philosophie et Lettres,² séquence destinée à faciliter leur entrée en littéracie historique.³

En effet, ce genre de cours, qui entend éveiller les étudiants à la fois à des considérations épistémologiques complexes et à des compétences souvent considérées comme techniques, ne va pas de soi, surtout pour des novices. Par ailleurs, c'est justement parce que les étudiants sont novices que le cours est nécessaire et fondamental, du moins si l'on pense avec Christiane Donahue que la discipline et l'écrit disciplinaire – et du coup leurs apprentissages respectifs – sont étroitement mêlés. Ainsi, selon elle, « l'écrit et l'objet de l'écriture ne se séparent pas, et l'apprentissage d'un écrit disciplinaire aura besoin de se faire en lien avec un apprentissage de la discipline elle-même » (2010, p. 57).

Il convient de souligner qu'en ce qui concerne l'écrit disciplinaire, c'est ici sous le pôle « compréhension » de l'écrit que l'on choisit d'y familiariser les étudiants de première année.

L'accent est donc mis sur l'observation de différents types de discours disciplinaires, l'analyse de leurs spécificités et ici, lorsque les étudiants écrivent, il ne s'agit pas de productions personnelles de connaissances, mais de productions que l'on pourrait qualifier « de rappel » (résumés, fiches de lecture, réponses à des questions, ...). Cela dit, si, comme le dit judicieusement Fanny Rinck, « faire écrire peut être en lui-même un instrument de formation, qui joue à la fois sur la construction du sujet et la construction des connaissances » (2011, p. 79-80), faire lire et faire écrire le lu peuvent jouer le même rôle.

L'objet de cette contribution sera de présenter et d'analyser une entrée en matière pour ce cours. Bien entendu, diverses possibilités existent en guise d'introductions, comme on le verra plus loin. Mais on choisira ici d'évoquer le point de départ du cours via un « roman » – déclaré et édité comme tel, en tout cas

1 - Intitulés *Exercices sur la construction des savoirs historiques*. Si je suis seule à écrire cet article, je ne suis pas seule au cours. Mes co-titulaires (Cécile Vanderpelen, Jean-Jacques Heirwegh, Jean-Marie Sansterre) ainsi que les assistants (Catherine Delhez, Vanessa D'Hooche, Carole Glorieux, Victor Fernandez) y sont très impliqués. Qu'ils soient ici très sincèrement remerciés.

2 - L'Université est organisée en facultés, elles-mêmes organisées en départements, eux-mêmes subdivisés en filières. Ainsi, la filière Histoire fait partie du Département d'Histoire, Arts et Archéologie de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'ULB.

3 - En ce qui concerne cette séquence introductive, j'en suis la principale conceptrice, et j'en assume donc tous les défauts éventuels.

– de Laurent Binet, *HHhH* (Le Livre de Poche, 2011a), en tant que déclencheur à la problématique de l'écriture en Histoire : en effet, le narrateur, qui s'est donné pour tâche de raconter l'attentat contre Heydrich, truffe son récit d'interrogations sur les frontières entre l'histoire et le roman, sur les choix de mots et d'images qu'il emploie pour restituer le passé, sur la part de la réalité et de la fiction dans une narration historique, sur la question des sources, ...

Toutes les caractéristiques de l'écriture disciplinaire en Histoire sont donc abordées dans ce livre et font l'objet de commentaires, de la part de l'auteur, à propos desquels il est intéressant de faire réagir les étudiants, et à partir desquels on peut développer chez eux des compétences à la fois langagières et techniques, toutes spécifiques à la construction des savoirs dans la discipline.

Par le biais de considérations sur le livre et sur des productions étudiantes à son sujet, cette contribution sera l'occasion d'explorer la manière dont sont perçus les rapports complexes entre récit et vérité, les concepts de preuve, de démonstration, de critique historique ... notions qui constitueront le fil rouge du cours, à travers la familiarisation à divers discours scientifiques et l'apprentissage de diverses facettes du métier d'historien.

Breve description et historique du cours ⁴

Le cours dont il s'agit, consacré à la « construction des savoirs historiques », est le fruit d'une longue évolution : organisé à l'origine, il y a plus de 20 ans, sous la forme de séances d'exercices – facultatives mais néanmoins très fréquentées par les étudiants grâce au soutien des enseignants –, il s'institutionnalise peu à peu en étant tout d'abord rattaché aux « séminaires »⁵ jusqu'à devenir, en 2005, un véritable cours inscrit dans le cursus des étudiants.⁶ L'histoire ne s'arrête pas là : suite à la dernière réforme des programmes de la faculté, en 2010, le cours se voit confier la mission d'ancrer plus encore le travail sur l'écrit dans la discipline et ses spécificités, y compris celles qui sont liées aux pratiques et aux lieux de la recherche.

4 - Pour de plus amples informations : voir : POLLET, Marie-Christine. « Ecrire dans une discipline : l'exemple d'un cours en Histoire », dans : *International studies on universitywriting : Comparisons and Evolutions* (DELCAMBRE, Isabelle ; LAHANIER-REUTER, Dominique, eds.), Collection *Perspectives on Writingseries*, à paraître en 2012.

5 - Sortes de travaux pratiques considérés comme le cœur de l'apprentissage des pratiques de la recherche en histoire et plus généralement du métier d'historien.

6 - Dont les deux titulaires étaient, à cette époque, Michèle Galand (historienne, que je remercie elle aussi pour son implication) et moi-même (linguiste).

Concrètement, ce remaniement se traduit par :

- l'augmentation du nombre d'ECTS⁷ attribués au cours (10 sur un total de 60 pour l'année : le cours représente donc un sixième de la formation des étudiants) ;
- l'augmentation du nombre de titulaires (4 au lieu de 2) et l'adjonction d'assistants ;⁸
- la collaboration avec la cellule de formation à la recherche documentaire.⁹

Tout au long de cette évolution, une constance mérite d'être signalée : l'approche résolument pragmatique, qui attribue une fonctionnalité cognitive aux pratiques de l'écrit dans l'enseignement supérieur et qui situe le cours dans une logique de formation à un univers discursif et épistémique particulier.

Dès le début, donc, la collaboration entre les spécialistes de la discipline et les linguistes fut de mise, accréditant ainsi – avant la lettre, car le champ des littéracies universitaires n'était guère constitué à l'époque dans nos pays francophones – l'idée que ces derniers aident à « clarifier de l'intérieur les dimensions épistémologiques de l'écriture, les interactions entre l'écriture et les méthodes de recherche, les enjeux et les formes de la communication scientifique » (DELCAMBRE ; LAHANIER-REUTER, 2010, p. 15) et montrant l'importance des « liens entre écriture et savoirs dans une discipline, ainsi que le rôle épistémologique de cette dernière » (*ibid.*).

L'Histoire et son écriture : quelques choses que l'on sait d'elles ...

La lecture de quelques théoriciens de l'histoire permet de dégager certaines caractéristiques incontournables de la discipline, sur le plan épistémologique, qui rencontrent parfaitement les difficultés habituellement observées chez les étudiants, et du coup, les objectifs à poursuivre en termes de savoirs à leur faire acquérir et de compétences langagières à développer chez eux (POLLET, 2012).

7 - ECTS : « Les crédits ECTS expriment la quantité de travail que chaque unité d'enseignement requiert par rapport au volume global de travail nécessaire pour réussir une année d'études complète. Les crédits ECTS attribués à un enseignement recouvrent donc non seulement la participation aux cours magistraux, travaux pratiques, stages, recherches ou enquêtes sur le terrain, mais aussi le travail personnel (...) » (<http://www.ulb.ac.be/academie/bologne.html>, consulté le 9 déc. 2011).

8 - Important à signaler : l'équipe (professeurs et assistants) est constituée de linguistes et d'historiens.

9 - Il s'agit du « projet Sherpa », qui vise à guider les étudiants vers la maîtrise des techniques de recherche et des ressources documentaires. Il implique un partenariat entre un enseignant, prenant en charge le projet pédagogique et les Bibliothèques, assumant la formation à la recherche documentaire et à la maîtrise des TIC. (pour plus d'informations, voir : FRÉDÉRIC, F. <<http://www.ulb.ac.be/academie/docs/Sherpa.pdf>>, consulté le 12 déc. 2011).

En effet, le rapport entre pratique et discours est très important, comme l'affirme d'ailleurs très explicitement Michel de Certeau : « j'entends par histoire cette pratique (une « discipline »), son résultat (le discours) ou leur rapport sous la forme d'une « production » » (DE CERTEAU, 1975, p. 28-29).

Une première caractéristique de l'histoire, sur le plan épistémologique, tient dans son rapport avec le récit et la « vérité ». Ainsi, Jean Stengers (1998, p. 11) distingue d'une part le déroulement du passé (*resgestae*) et d'autre part le récit de ce passé (*historia rerumgestarum*). Selon Paul Veyne, « l'histoire est le récit d'événements vrais, par opposition au roman, par exemple. Par cette norme de vérité, l'histoire comme discipline, s'apparente à la science ; elle est une activité de connaissance » (1994, p. 464). François Bedarida, quant à lui, souligne que

l'histoire, tout en étant un discours et en utilisant les figures de l'écriture narrative, ce que montrait bien Michel de Certeau, se définit par une pratique scientifique reposant sur un ensemble de règles qui contrôlent les opérations et aboutissent à la production des objets historiques et à la construction d'un savoir (BEDARIDA, 1999, p. 341).

Quant à Chaïm Perelman, il insiste sur la tâche de l'historien, qui consiste à « reconstituer, par son récit, d'une façon intelligible et impartiale, le passé humain, à partir d'une étude aussi scientifique que possible des sources susceptibles de nous éclairer sur ce passé » (1963, p. 142).

L'histoire est donc une activité de connaissance qui tend à établir la vérité de manière impartiale et scientifique (c'est-à-dire en évitant d'imposer ses propres convictions et de juger le passé), tout en en faisant le récit et en structurant celui-ci pour le rendre intelligible.

Par ailleurs, les choses se complexifient encore dans la mesure où interviennent, dans la conception de la « vérité historique », les notions de preuve et, plus largement, de démonstration. Ainsi, pour Paul Ricoeur, « l'historien n'est pas un simple narrateur : il donne les raisons pour lesquelles il tient tel facteur plutôt que tel autre pour la cause suffisante de tel cours d'événements » (1984, p. 326). Quant à Carlo Ginzburg, il pense « que c'est une faute majeure de rejeter la notion de preuve en tant qu'instrument pour approcher la vérité, la rendre accessible et convaincante » (1999, p. 255).

Ces notions de preuve et de démonstration liées à l'établissement de la « vérité » représentent une deuxième caractéristique, sur le plan épistémologique, de l'histoire. C'est ici qu'interviennent les sources et l'historiographie, et plus exactement les choix que l'historien est amené à opérer entre elles, l'importance relative à leur donner, le traitement à leur réserver en fonction des questions qu'il se pose et de la problématique qu'il établit. Ainsi, l'appareil critique, censé

présenter les preuves à l'appui de la démonstration et permettre de vérifier cette dernière, est une partie essentielle du travail de l'historien.

En étroite relation avec ce qui précède, vient une troisième caractéristique liée à la construction des savoirs en histoire : la nécessité de soumettre toute source à la critique historique. Il s'agit en effet de prouver, à partir d'un ensemble de règles à mettre en œuvre, la valeur des matériaux utilisés, afin d'en déterminer la portée et la manière de les utiliser. Difficulté supplémentaire pour l'historien, « [qui] doit pouvoir faire preuve de deux facultés en apparence contradictoires, l'esprit critique et le don de sympathie qui est aptitude à comprendre » (MARROU, 1961).

Ces quelques caractéristiques du travail de l'historien et de l'écriture de l'histoire sont essentielles à communiquer aux étudiants ... mais l'entreprise est extrêmement complexe. Même si les étudiants ne sont pas vierges de toute formation en histoire en arrivant à l'université, les compétences langagières supposées – en compréhension comme en production – ainsi que les savoirs linguistiques et techniques requis, en ce qui concerne l'acculturation à des discours scientifiques et l'importance particulière à accorder à la construction discursive de savoirs disciplinaires, ne vont pas de soi à faire comprendre et encore moins maîtriser. Le faire d'entrée de jeu et de manière frontale se résume souvent à un travail extrêmement ingrat pour l'enseignant et peu motivant pour l'étudiant ... ce qui peut s'éviter si le début du cours réussit à impliquer les étudiants dans ces questions fondamentales pour leur formation. Comme cela a été dit plus haut, il existe à ce sujet de nombreuses possibilités, et c'est l'une d'entre elles que je voudrais maintenant exposer : l'exploitation du livre de Laurent Binet, *HHhH*, une très belle opportunité pour aborder *in vivo*, pour ainsi dire, les caractéristiques de l'écriture en histoire. Très belle opportunité d'une part parce que l'auteur lui-même s'interroge à ce sujet et fait participer le lecteur à ses questions, d'autre part parce que la scientificité de l'écriture est toujours abordée en regard des spécificités du roman, genre mieux connu des étudiants, ce qui est l'occasion de les faire réfléchir sur la part – nécessaire mais non suffisante – de la narration dans un discours scientifique en Histoire.

***HHhH*, un déclencheur idéal pour amener la réflexion au sujet de l'écriture historique et du métier d'historien**

Un roman pas comme les autres ...

Édité comme « roman », et visiblement reçu comme tel (il a obtenu le prix Goncourt du « premier roman » en 2010), l'ouvrage de Binet n'en est pourtant pas

vraiment un. En effet, les incursions constantes du narrateur dans le fil du récit – interrogations et réflexions sur la manière dont il raconte les faits, mais aussi sur la question des traces et de ce qu'il appelle le « merveilleux réel » – nous font sortir des genres connus : ni roman – même si la fiction est clairement présente –, ni roman historique à proprement parler – même si la toile de fond est un épisode réel de l'Histoire –, encore moins ouvrage scientifique – même si, comme on l'a déjà dit, sont régulièrement posées de nombreuses questions d'ordre scientifique ...

HHhH serait-il « un roman historique qui se refuserait à être un roman », comme le propose un site bien connu ? : « il veille scrupuleusement à l'exactitude des détails. Pourquoi alors ne pas appeler ce livre un récit historique ? Parce que Binet s'est introduit comme personnage. (...) Binet se campe en écrivain qui doute, se documente, peine avec ses héros. »¹⁰

Et en effet, « le lecteur suit le récit de cette mission en même temps que les impressions, les émotions et les doutes de l'auteur en train de composer son ouvrage. »¹¹

Voilà donc des commentaires qui rejoignent la quatrième de couverture du livre : « une autre guerre se fait jour, celle que livre la fiction romanesque à la vérité historique. L'auteur doit résister à la tentation de romancer. »

Une certaine vision de l'Histoire et de son écriture

Peu importe, en réalité, de savoir ce qu'est réellement *HHhH* ... Le plus important, dans ce livre, réside dans les interrogations de l'auteur et dans la vision qu'il a de l'Histoire et de son récit, réflexions qu'il parsème tout au long de son livre :

Cette scène est parfaitement crédible et totalement fictive comme la précédente. Quelle impudence de marionnettiser un homme mort depuis longtemps, incapable de se défendre ! De lui faire boire du thé alors que, si ça se trouve, il n'aimait que le café. De lui faire enfiler deux manteaux alors qu'il n'en avait peut-être qu'un seul à se mettre. De lui faire prendre le bus alors qu'il a pu prendre le train. De décider qu'il est parti un soir, et non un matin. J'ai honte. Mais ça pourrait être pire (BINET, 2011a, p.144-145).

L'auteur insiste aussi sur les traces du passé, sur la « matérialité bouleversante » qu'elles donnent aux événements de l'histoire :

10 - <<http://lalettrevolee.over-blog.com/article-laurent-binet-hhhh-74137529.html>>, consulté le 2 oct. 2011.

11 - *Le Figaro.fr*, 16.8.2011.

Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à l'attentat contre Heydrich, je me rendais bien compte que cette histoire possédait intrinsèquement des éléments romanesques qui me fascinaient. Mais je crois avoir pris la décision d'écrire mon livre lorsque, m'étant rendu à Prague, j'ai visité l'église et la crypte où s'étaient réfugiés les parachutistes tchécoslovaques, après l'attentat, et où ils soutinrent un siège de sept ou huit heures à sept contre sept à huit cents SS. Les traces de balle dans la pierre, encore visibles, donnaient soudain à cette histoire une matérialité bouleversante. C'est tout simple, en fait : je crois, au contraire de beaucoup de mes confrères littéraires, que le réel possède un noyau dur qui le distingue radicalement du monde des rêves ou des fantasmes, et que ce noyau dur nous est accessible (BINET, 2011b, p. 82-83).

Ce « noyau dur » peut venir de traces visibles, mais aussi de la documentation, au sujet de laquelle Binet s'exprime aussi régulièrement, à l'occasion de ses intrusions personnelles dans le fil de sa narration :

Je dévore tout ce qui me tombe sous la main dans toutes les langues possibles, je vais voir tous les films qui sortent – Le Pianiste, La Chute, Les Faussaires, The Black Book, etc. –, ma télé reste bloquée sur la chaîne Histoire du câble. J'apprends une foule de choses, certaines n'ont qu'un lointain rapport avec Heydrich, je me dis que tout peut servir, qu'il faut s'imprégner d'une époque pour en comprendre l'esprit, et puis le fil de la connaissance, une fois qu'on a commencé à tirer, continue à se dérouler. L'ampleur du savoir que j'accumule finit par m'effrayer (BINET, 2011a, p. 28).

Les traces, les sources, la documentation, leurs modes d'accès, bref la substance même du métier d'historien et de l'écriture historique, c'est à tout cela qu'il convient de faire réagir les étudiants, et à quoi des cours et exercices peuvent être articulés.

En pratique ... quelle exploitation de *HHHH* ?

Description de la séquence introductive du cours

Pour commencer, précisons que non seulement cette séquence mais aussi le cours dans son entièreté supposent la participation active des étudiants et que les interactions sont donc très présentes, sollicitées par les documents incitatifs qui leur sont proposés (projections et/ou photocopies).

Lors de la toute première leçon, consacrée à la présentation générale du cours, les étudiants sont invités à lire le livre de Laurent Binet, lecture qui devra être faite pour deux semaines plus tard.

Ils reçoivent également un « guide de lecture », reproduit ci-dessous :

1. Renseignez-vous au sujet de l'auteur du livre.

2. Lisez le livre de manière à pouvoir expliquer, grâce à certains passages du texte que vous repêrerez, les affirmations suivantes :

- « Laurent Binet montre la lutte que se livrent dans son roman et dans son esprit le savoir documentaire et l'invention fictionnelle, privilégiant très souvent le premier, parce que plus fidèle à la complexité du réel, mais réussissant, sans rien nous masquer de ses hésitations ni des raisons de ses choix, à créer une œuvre haletante, d'une originalité absolue. » (C. Lanzmann, Quatrième de couverture de *HHhH*, Paris, Grasset, Coll. Le Livre de Poche, 2011)

- « [...] Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à l'attentat contre Heydrich, je me rendais bien compte que cette histoire possédait intrinsèquement des éléments romanesques qui me fascinaient. Mais je crois avoir pris la décision d'écrire mon livre lorsque, m'étant rendu à Prague, j'ai visité l'église et la crypte où s'étaient réfugiés les parachutistes tchécoslovaques, après l'attentat, et où ils soutinrent un siège de sept ou huit heures à sept contre sept à huit cents SS. Les traces de balle dans la pierre, encore visibles, donnaient soudain à cette histoire une matérialité bouleversante. C'est tout simple, en fait : je crois, au contraire de beaucoup de mes confrères littéraires, que le réel possède un noyau dur qui le distingue radicalement du monde des rêves ou des fantômes, et que ce noyau dur nous est accessible. [...] » (L. Binet, « Le merveilleux réel », dans : *Le débat*, n° 165, mai-août 2011, Paris, Gallimard, p. 82-83).

3. Identifiez et élucidez, pour certaines pages du livre, les références (littéraires, historiques, cinématographiques, ...) que l'auteur mentionne.

(suit le découpage des pages en 3 groupes d'étudiants selon l'ordre alphabétique)

Au cours suivant – incise nécessaire pour introduire des notions basiques telles que les genres de discours et de situation d'énonciation, mais aussi de références, de sources et d'historiographie –, les étudiants ont l'occasion d'observer un article scientifique (fourni à l'avance et donc parcouru à l'avance par les étudiants), article choisi, cependant, pour son accessibilité (PIETTE, 1995). L'objectif, ici, est la familiarisation, en amenant à repérer et décrire les caractéristiques visibles du discours scientifique (l'auteur, le support, le paratexte, et tout ce qu'ils nous apprennent, la manière de problématiser une question et de faire émerger un objet de recherche, la polyphonie et les références, les notes de bas de page, un certain degré d'implicite).

Une semaine plus tard, la leçon, intitulée « Questions de genres »,¹² est cette fois consacrée au livre de Laurent Binet, que les étudiants ont lu entretemps. Evoquant tout d'abord les caractéristiques de l'auteur (un « littéraire » qui écrit un livre consacré à un événement historique), le paratexte (titre et couverture énigmatiques *a priori*) et les différents fils narratifs qui s'entrecroisent (celui des aventures des deux héros, celui de la vie de Heydrich, celui du narrateur qui raconte la construction de son livre), on en vient très rapidement à la question du genre (roman ? roman historique ? roman d'aventures ?) pour en arriver au cœur du problème : fiction vs réalité.

Des citations à ce sujet, dont certaines sont d'ailleurs reproduites plus haut, venant de Laurent Binet lui-même, de ses commentateurs ou d'historiens s'intéressant à la question, sont projetées, explicitées si besoin est, et commentées. Un tableau comparatif entre « discours scientifique » (en rapport avec la leçon précédente) et « roman historique » (choisissons cette appellation pour le livre de Binet) est ensuite construit, portant sur les items suivants : la documentation et les sources – le rapport au lecteur – les instances de validation – l'implication de l'auteur – le style et les procédés d'écriture.¹³

C'est donc aussi le métier d'historien qui est ainsi proposé à la réflexion des étudiants : quel travail de recherche et d'écriture ? quels savoirs et quelles compétences (y compris la connaissance de certaines langues pour travailler sur des sources authentiques) ?

Le cours se termine par une production écrite, dont voici les consignes :

1. A propos des citations de Lanzmann et Binet :

choisissez un des passages illustratifs que vous avez repérés dans le livre et expliquez pourquoi votre choix vous semble pertinent (10 lignes maximum)

2. A propos des références :

choisissez-en trois, de trois types différents, éclairez-les brièvement et expliquez leur rôle dans le discours de l'auteur (6 lignes maximum)

Ce sont les réponses à la première question qui vont à présent nous intéresser.

Réactions des étudiants

Signalons tout d'abord que la majorité des étudiants ont choisi d'illustrer la citation de Lanzmann. sans doute plus réceptifs, à ce stade initial de leurs études, à

12 - En effet, comme on l'a évoqué plus haut, le genre du livre est difficile à cerner ...

13 - Tableau conçu par ma collègue Cécile Vanderpelen.

la notion – et à l'image ! – de la « lutte » (entre invention et savoir documentaire) qu'au concept de « traces » et à l'image de « noyau dur ».

Nombreux sont ceux qui s'expriment, à la faveur des passages qu'ils ont sélectionnés, au sujet du couple « vrai » – « faux », en y ajoutant parfois la nuance de « vraisemblable ».

(...) Il sait que sa vision de la scène est personnelle, et non réelle, bien que vraisemblable.

A ce sujet, un étudiant déclare avoir été « bluffé », en quelque sorte, par une scène haletante mais qui se révèle vraie, à tel point qu'il voit autrement le « roman » :

Ce passage est selon moi un des plus passionnants et des plus révélateurs du roman. Passionnant par sa description si bien « romancée » qui marque un moment haletant du livre. Mais surtout révélateur car on découvre par après qu'il est particulièrement documenté et que chaque parole est vraie. Cela oblige à une relecture du roman, en ce sens où à la suite de cela on a une conviction de vérité sur toute la suite du roman.

Dans le même ordre d'idées, certains étudiants insistent sur « l'ambiance », la « mise en scène » de certaines scènes, voulant sans doute expliquer comme cela l'effet de réel :

Ce passage est détaillé en heures et nous pouvons très bien ressentir l'ambiance qui se dégage à ce moment-là. L'auteur met en scène les personnages, dont Hitler.

Le dialogue est probablement l'élément du roman historique qui est le plus « menteur » : la couleur d'une voiture peut être erronée sans que cela nuise à cet équilibre entre roman et réalité, mais un dialogue renvoie automatiquement à une individualité. Cette individualité ne peut être celle du personnage historique : elle est donc forcément issue de l'imagination voire de la personnalité de l'auteur lui-même. Et pourtant, que serait un roman sans des dialogues pour le rendre vivant ?

On ne peut manquer de songer, en lisant ces commentaires, à Alain Prost, selon qui « la mise en intrigue est essentielle pour l'historien » (1999, p. 374-375) .

Certains étudiants, de plus, expriment leur reconnaissance à l'auteur de les prévenir en cas d'altération de la vérité :

Tout le chapitre 90 semble vrai, et ce n'est qu'au chapitre suivant qu'il explique qu'il l'a inventé, pourtant cela semble plausible et d'autres passages du livre nous donnent des faits avérés de leurs vies. Donc, il n'y avait aucune raison de penser que c'était faux, et pourtant ça l'est et heureusement l'auteur le signale, car moi qui ne connaissais rien de ce fait historique, il aurait pu me faire croire n'importe quoi.

(L'auteur choisit) de rétablir les faits, ce qui nous évitera de passer pour des idiots en citant HHhH dans une discussion avec des experts (...)

(...) j'ai fort apprécié le fait qu'il nous mette en garde là-dessus, j'ai clairement fait la différence entre les passages romancés et ceux qui font partie de cette réalité qui a malheureusement existé.

Nombreux aussi sont ceux qui évoquent la documentation de l'auteur, les recherches qu'il a dû effectuer :

(...) Il faut noter qu'il a tout de même fait des recherches très pointilleuses sur certains faits historiques.

Vers la fin de la page 31, l'auteur indique clairement qu'en l'absence de « traces », il inventera, stylisera l'histoire. Au contraire, quand sa documentation est abondante, il va devoir se contrôler en évitant d'étaler son savoir.

(...) Dans ce passage, Binet fait référence à des sources historiques (témoignage de Naujocks) et il ajoute une part de fictif en écrivant ce qu'il pense ce qu'Heydrich a dit.

Terminons en signalant que l'un ou l'autre reconnaît que même en possédant des « sources sûres », il est parfois difficile d'être objectif :

Ce passage met en lumière que, même pour ce qui est de l'analyse d'une photographie, l'analyse est difficile et permet à l'imagination de s'exprimer par rapport à la réalité historique.

Roman, imagination, fiction, Histoire, récit, vérité, réalité historique, faits, vraisemblance, crédibilité, documentation, sources ... En deux heures de cours (plus, il faut bien le reconnaître, le temps qu'il leur aura fallu pour lire le livre à domicile et répondre aux questions), les étudiants sont parvenus à s'approprier des concepts-clés de la construction et de l'écriture de savoirs historiques, qu'ils ont fait émerger de leur lecture et de la réflexion, initiée par Binet dans son livre, sur

les frontières entre l'histoire et la fiction. Il n'est guère possible de le prouver ici, mais les interactions orales avec les étudiants ont montré que ceux-ci avaient aussi une idée de ce qu'est le plus souvent l'écriture romanesque (« imagée », « avec des figures de style », « qui produit des effets » ...) et de ce que devrait être l'écriture scientifique (« sobre », « rigoureuse », « étayée », « argumentée »).

Ces différentes représentations, obtenues à l'écrit et à l'oral, permettent, dans la suite du cours, d'amener sans violence et de donner sens, aussi, à des contenus dont l'intérêt échappe souvent à des étudiants en début de cursus.

La suite du cours¹⁴

Au risque de prêter le flan à des reproches souvent adressés aux étudiants à propos du mode d'exposition qu'ils activent le plus souvent, cette partie sera très descriptive. Elle me semble toutefois utile de manière à montrer le lien entre la séquence d'introduction qui vient d'être exposée et la suite du cours, ainsi qu'entre les différentes leçons qui se succèdent.

Comme on l'a annoncé, ce détour par une réflexion sur les rapports entre récit et vérité, sur les « traces » du réel et sur la documentation, permet d'embrancher plus facilement sur des notions complexes, qui constitueront le fil rouge du cours, celui-ci étant destiné à développer chez les étudiants des compétences à la fois langagières et techniques, spécifiques à la construction des savoirs en Histoire.

En prolongement de la leçon consacrée au livre de Binet, mais davantage tourné vers des « questions de méthode » plutôt que de genre, le cours suivant propose une comparaison entre un article scientifique « pur et dur » présentant « les points de vue des traités en faveur de la Pucelle »¹⁵ et l'avant-propos d'un ouvrage intitulé : « Jeanne d'Arc. Vérités et légendes ».¹⁶

Ces deux textes ont eux aussi fait l'objet de guides de lecture préalables au cours, avec des questions centrées sur les auteures, leurs intentions, le(s) public(s) visé(s), le déroulement de l'exposé, la présentation et la notation des sources.

L'avant-propos de Colette Beaune (texte 1) permet de réfléchir, par le biais de citations extraites du document lui-même, de la quatrième de couverture, mais

14 - Précisons que, même si tout le cours est construit dans la collaboration entre les titulaires et les assistants, l'un ou l'autre des titulaires prend les rênes pour l'une ou l'autre partie : les collègues historiens pour ce qui relève des parties plus « techniques » et épistémologiques, moi-même pour ce qui relève des aspects linguistiques et discursifs, les assistants pour les exercices.

15 - MICHAUD-FREJAVILLE, Françoise. « Jeanne d'Arc, *dux*, chef de guerre. Les points de vue des traités en faveur de la pucelle », dans : PAVIOT, Jacques ; VERGER, Jacques (éds.). *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen âge. Mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000 (Cultures et civilisations médiévales, 22). p. 523-531.

16 - BEAUNE, Colette, avant-propos de *Jeanne d'Arc: vérités et légendes*, Ed. Perrin, 2008. p. 9-20.

aussi d'illustrations provenant d'autres sources, à la distinction « journaliste » vs « historien professionnel », ainsi qu'à la distinction « mythe » vs « réalité », et plus largement à l'approche historique.

L'article de F. Michaud-Fréjaville (texte 2) permet quant à lui de revenir sur la notion de problématisation, par un examen attentif de l'introduction et de la structure générale, sur les questions relatives à l'historiographie et aux sources, grâce à la lecture de la partie décrivant celles-ci, et d'analyser le « discours des sources » (par résumé, paraphrase, ou citations latines, dans le texte ou en notes de bas de page).

Cette leçon ayant fortement insisté, d'un point de vue épistémologique, sur les sources et les ouvrages servant à construire de nouveaux savoirs, les deux leçons suivantes sont consacrées aux « lieux de savoirs » et à leur classification : les bibliothèques, les archives, les centres de recherche. Suivent alors des séances d'exercices centrées sur des « parcours de recherche » dans divers bibliothèques et dépôts d'archives de Bruxelles – de manière à ce que les étudiants voient concrètement en quoi consistent et comment sont organisés ces lieux de savoirs –, exercices qui se clôturent par un travail écrit et un exposé oral de la part des étudiants.

Puisque les lieux de savoirs dont il vient d'être question ont été décrits et même expérimentés, le cours suivant revient sur la question de la construction de nouveaux savoirs à partir de savoirs connus et, à partir de là, aborde le concept de discours rapporté, ainsi que la compétence plus technique de la notation des références.

La suite des cours est consacrée aux différents genres d'écrits scientifiques et à leurs spécificités (ouvrages de référence, grandes collections, ouvrages de vulgarisation, monographie, articles, contributions à des ouvrages collectifs, revues « papier », revues électroniques, encyclopédies « papier », encyclopédies électroniques, ...), ce qui est l'occasion de revenir sur les notions de genres de discours et sur les spécificités de l'écriture scientifique.

Le fil du cours est régulièrement interrompu – ou plutôt agrémenté – par des séances d'exercices, en petits groupes, consacrées à la recherche documentaire et à l'activité résumante (dans le sens large de l'expression : résumés, synthèses, comptes rendus).

On le voit, le cours est organisé dans un va et vient de la théorie à la pratique, et articule savoirs linguistiques et savoirs techniques, ainsi que leurs mises en œuvre concrètes, grâce aux exercices, dans le souci de développer des compétences langagières spécifiques à l'écriture historique.

En guise de conclusion

Il va de soi que l'entrée en matière décrite dans cet article, ainsi que le cours lui-même, du reste, n'est pas la seule manière de faire entrer les étudiants dans leur littéracie disciplinaire.

Cependant, certains concepts semblent incontournables lorsqu'il s'agit d'initier aux discours scientifiques et aux discours historiques : interventions de l'historien dans son exposé pour le rendre intelligible, nécessité pour l'historien de « garder ses distances » de manière à ne pas altérer la vérité, bon usage des sources et de l'historiographie (POLLET, 2012).

Structurer un récit et le rendre intelligible implique l'intervention personnelle de l'historien dans son exposé, qui doit doser narrations, explications, exemplifications, explicitions. Par ailleurs, celui-ci doit aussi veiller à ne pas laisser son propre jugement altérer la « vérité » et donc garder ses distances. Tâche difficile qui s'avère cependant nettement plus accessible, en ce qui concerne le dosage discursif, grâce à la connaissance et l'exercice de notions telles que les genres de discours, les typologies séquentielles, la cohérence et la cohésion (POLLET, 2001).

En ce qui regarde l'impartialité, autrement dit la nécessité de ne pas montrer ses opinions personnelles, il est une notion linguistique indispensable à (faire) connaître : celle de modalités énonciatives. En effet, des travaux antérieurs (POLLET, 2001, 2002, 2004) m'ont permis de constater à quel point les étudiants répugnent à utiliser, dans leurs productions, des modalités d'énoncé logiques et assèntent des affirmations là où la nuance serait de mise. Par exemple : « les chiffres prouvent que », alors que ceux-ci n'indiquent en réalité qu'une tendance. En revanche, ils usent et abusent de modalités d'énoncé affectives et évaluatives, ainsi que de modalités d'énonciation volontiers moralisatrices ... Ainsi : « Une activité obscure et honteuse ne se cacherait-elle pas derrière l'appellation innocente de cabaretier ? » ou : « Avortement ! Abandon ! Où sont ces enfants ? Car on sait que la contraception n'était pas d'actualité à l'époque ! » (POLLET, 2002, p. 397).

La question du bon usage des sources et de l'historiographie, lié à la problématisation et à la nécessité de preuve et de démonstration, représente une dimension très importante dans l'écriture de l'histoire et correspond, comme on l'a vu, non seulement à une exigence de la part des enseignants mais aussi à une difficulté de posture pour les étudiants (POLLET ; PIETTE, 2002 ; RINCK, 2011).

A travers tout cela, émergent bien évidemment des compétences et des savoirs plus techniques relatifs au métier très concret de l'historien, des questions

relevant de la méthodologie de la recherche à celles qui concernent la notation des références bibliographiques.

Mais quelle que soit la façon de les introduire et de les aborder – par le biais d'un roman historique, d'un discours journalistique, de citations d'historiens, d'un article du numéro 165 de la revue *Le Débat* consacrée à « l'histoire saisie par la fiction », par le biais d'ateliers d'écriture comme l'écriture de pastiches de discours scientifiques (BRASSART, 2000) ou de « fictions scientifiques » (FRIER, 2010), on n'insistera jamais assez sur la nécessité d'envisager ensemble l'écriture et les spécificités de la discipline dans laquelle on écrit.

Access to Historical Literacy via an A-Typical Novel

Abstract

This contribution presents and puts into context a sequence aiming to facilitate access to historical literacy for first-year students in history. The course seeks to address complex issues related to the manner in which the epistemological, heuristic and discursive dimensions of the discipline are articulated and interrelated. The introduction is based on the reading of a novel by Laurent Binet, *HHhH* (2011a) chosen as an ideal trigger to awareness of the characteristic features of historical writing ; indeed, the issue is constantly raised by the author, whose narratives are larded with questions about the borders between history and fiction. Once students have been encouraged to respond to these issues, the analysis of their writings on the subject allows one to explore the manner in which they perceive the complex relationship between narration and truth, and thus to move onwards towards the key notions of the course, which will eventually help students develop the specific language and technical know-how required for the construction of knowledge in their discipline.

Keywords : Historical literacy. Discipline-related skills. Epistemology. Heuristics. Discursivity.

Entrar no letramento histórico pelo viés de um romance não como os outros

Resumo

Esta contribuição contextualiza e apresenta uma sequência destinada a facilitar a entrada dos estudantes do primeiro ano do curso de História

no processo de letramento histórico. Trata-se da introdução de um curso que não se constrói isoladamente, mas na articulação das dimensões epistemológica, heurística e discursiva da disciplina. A entrada nesse campo acontece a partir da leitura de um romance de Laurent Binet, *HHhH* (2011a), considerado um desencadeador ideal para uma reflexão sobre as características da escrita em História: essa questão tem sido o objeto de discussões constantes por parte do autor, que alimenta sua narrativa com perguntas sobre as fronteiras entre a história e o romance. Tendo sido proposto aos estudantes posicionarem-se diante dessa questão, a análise de suas produções nos permite explorar o modo como eles se apropriam das complexas relações entre narrativa e verdade bem como flagrar mais facilmente os conceitos que serão o fio condutor do curso, destinado a desenvolver habilidades, ao mesmo tempo linguageiras e técnicas, peculiares à construção de conhecimentos na disciplina.

Palavras-chave: Letramento histórico. Saberes disciplinares. Epistemologia. Heurística. Discursividade.

Références bibliographiques

BEDARIDA, François. L'Histoire entre science et mémoire. In : RUANO-BORBALAN Jean-Claude (dir.). **L'Histoire aujourd'hui**. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 1999. p. 335-342.

BINET, Laurent. **HHhH**, Paris : Grasset, Coll. Le Livre de Poche, 2011a.

BINET, Laurent. Le merveilleux réel. **Le débat**, n° 165, mai-août 2011, Paris : Gallimard, p. 80-85, 2011b.

BRASSART, Dominique-Guy. Enseigner/apprendre à lire des textes épistémiques. **Lidil**, 17, Grenoble, 2000. p. 139-152.

DE CERTEAU, Michel. **L'écriture de l'histoire**. Paris : Gallimard, 1975.

DELCAMBRE, Isabelle ; LAHANIER-REUTER, Dominique. Les littéracies universitaires. Influence des disciplines et du niveau d'études dans les pratiques de l'écrit. **Diptyque**, 18 : L'appropriation des écrits universitaires (BLASER, Christiane ; POLLET, Marie-Christine, dirs.), P. U. Namur, 2010. p. 11-42.

DONAHUE, Christiane. L'écrit universitaire et la disciplinarité. Perspectives états-uniennes. **Diptyque**, 18 : L'appropriation des écrits universitaires (BLASER, Christiane ; POLLET, Marie-Christine, dirs.), P. U. Namur, 2010. p. 43-60.

FRIER, Catherine. **Construire des connaissances en se racontant des histoires** : le cas des fictions scientifiques, 2010. Disponible sur : <http://labarquetheatre.free.fr/litteracies/textes_VO/a_Frier%28C%29_FR.html>. Accèss le 5 déc. 2011.

GINZBURG, Carlo. Le sorcier, le juge et l'historien. Entretien avec Carlo Guinzburg. In : RUANO-BORBALAN, Jean-Claude (dir.). **L'Histoire aujourd'hui**. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 1999. p. 249-255.

LANZMANN, C. **Quatrième de couverture de HHhH**. Paris: Grasset, Le Livre de Poche, 2011

MARROU, Henri-Irénée. Comment comprendre le métier d'historien ? In : SAMARAN, Charles (dir.). **L'histoire et ses méthodes**. Paris : Gallimard, 1961. p. 1465-1539.

PERELMAN, Chaïm. Objectivité et intelligibilité dans la connaissance historique. In : **Raisonnement et démarches de l'historien**. Bruxelles : Travaux du Centre National de Recherches de Logique, 1963.

PIETTE, Valérie. Des "infirmières" avant les infirmières. Le personnel soignant laïque dans les hôpitaux bruxellois au 19^e siècle. **Sextant**, 3 : Femmes et médecine, 1995. p. 39-59.

POLLET, Marie-Christine. **Pour une didactique des discours universitaires**. Etudiants et système de communication à l'université, Bruxelles : De Boeck Université, 2001.

POLLET, Marie-Christine. Les étudiants et l'écriture de recherche. Quelles compétences ? Quelles représentations ? Quel enseignement ? In : COLLÈS, Luc ; DUFAYS, Jean-Louis ; FABRY, Geneviève ; MAEDER, Costantino (dir.). **Didactique des langues romanes. Le développement des compétences chez l'apprenant**, Bruxelles : De Boeck, 2001. p. 393-398.

POLLET, Marie-Christine ; PIETTE, Valérie. Citations, reformulations du discours d'autrui : une clé pour enseigner l'écriture de recherche ? **Spirale**, 29 : Lire-écrire dans le supérieur, 2002. p. 165-179.

POLLET, Marie-Christine. Appropriation et écriture de savoirs chez des étudiants de première année. Une voie difficile entre stockage et construction. **Pratiques**, Université de Metz, n° 121-122, p. 81-94, juin 2004.

POLLET, Marie-Christine. Ecrire dans une discipline : l'exemple d'un cours en Histoire. In : **International studies on universitywriting** : Comparisons and Evolutions (DELCAMBRE, Isabelle ; LAHANIER-REUTER, Dominique, eds.).

Collection *Perspectives on Writingseries*, 2012 (à paraître).

PROST, Antoine. La mise en intrigue est essentielle pour l'historien. In : RUANO-BORBALAN, Jean-Claude (dir.). **L'Histoire aujourd'hui**. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 1999. p. 371-378.

RICOEUR, Paul. **Temps et récit**, t. 1, Paris : Seuil, 1984.

RINCK, Fanny. Former à (et par) l'écrit de recherche. Quels enjeux, quelles exigences ? **Le français aujourd'hui**, n° 174, 2011, p. 79-89.

STENGERS, Jean. **Vertige de l'historien. Les histoires au risque du hasard**. Bruxelles : Editions Institut Synthelabo, 1998.

VEYNE, Paul. L'histoire. In : **Encyclopedia Universalis**, t. 11, Paris, 1994.